

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 73 (1934)
Heft: 23

Artikel: Les nouveaux commandements du parfait mari
Autor: Fanchette / F.W.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-225856>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 13.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

légumes, des fruits, des pièces de bétail. Et, par escouades, des légionnaires marchaient en cadence pour aller, sur les murs d'enceinte, relever les sentinelles qui, appuyées au manche de leur pique, surveillaient l'horizon.

Et l'on songe à tout ce grand passé, disparu à jamais, et qui nous a laissé le flambeau de la civilisation, le génie de la Rome antique.

Jean des Sapins.

LE PORTEUR D'EAU

UN Ancien-Moyen qui, chaque jour, faisait la course de Paudex et passait par la rue de Bourg, nous rappelle le souvenir du père Ballif :

« Arrivant de bonne heure avec les camarades de Lutry-Pully, nous rencontrions le porteur d'eau Ballif qui faisait l'approvisionnement des « pierres à eau » des nombreux habitants du quartier en se ravitaillant à la dite fontaine, remplissant sa brante de tôle vernie et, appuyé sur sa canne, gravissant tous les étages et escaliers abrupts des immeubles d'alors.

Il sifflait de ses lèvres très agréablement, d'un son doux et très juste, rappelant celui du piccolo ou du flageolet, de très jolies mélodies. Nous nous arrêtions pour l'écouter ou bien s'il était peu disposé, nous l'incitions à se faire entendre. Il ne se faisait pas beaucoup prier, surtout s'il avait trempé ses lèvres dans un petit verre de « mame » pris chez la mère Henneberg, au café du coin de St-Pierre.

Une société d'étudiants d'alors avait fait son sosie pour figurer et animer une de ses « revues ».

Je le vois encore nous regarder, de ses yeux mi-clos un peu égarés, mais malicieux quand même. F. D. »

LA « MONTÉE »

A Jean des Sapins.

MON voisin Jules l'amodiateur ne pouvait plus attendre le moment de la « montée » à l'alpage ; il avait des fourmis dans les tibias, des démangeaisons aux « arias ». Il rêvait des gentianes bleues, des « liaubées » le soir dans les combes vertes, de l'odeur chaude du caillé montant de la chaudière... De temps en temps, selon une habitude curieuse héritée de père en fils dans sa famille, il montait sur les « ébauchés » par l'escalier de bois, et là, caressait de l'œil la belle lignée de clochettes suspendues par rang de taille à une longue perche. Puis, tout à coup, pris d'une envie irrésistible, il branlait la perche et l'harmonie des pâturages en été retentissait doucement, comme endormie par une sourdine, dans les combes silencieuses et empuissérées de la maison. Les vaches meuglaient à l'écurie, prises elles aussi de la nostalgie de la montagne. Et Jules — Jules au Sonneur — rêvait des gentianes bleues, de l'odeur du caillé... Les passants étonnés levaient la tête vers l'œil de bœuf du pignon, d'où s'échappait cette musique intempestive, ils souriaient, passaient en disant : « C'est Jules au Sonneur ! »

Il est monté au Croset plusieurs fois déjà, le dimanche matin ; il a endossé son gilet de fruitier et pris son bâton familial à dragonne de cuir, histoire de se retremper dans l'ambiance de l'été à la montagne ; il a parcouru la « montagne » en tous sens. L'herbe est rare et les citernes à moitié pleines cette année ; il a fait sec et la bise a « mangé » avant les vaches. Mais Jules est optimiste.

— Le mois de juin « refera » les « plans » ; les combes alombrées sont bonnes.

Il n'a pas mis d'annonce dans la « Feuille d'avis du canton » pour trouver un « trancheur ». Il ne se fie qu'à lui-même pour ce travail délicat, d'où dépend tout le succès de la saison d'alpage. Jules « tranche » lui-même. Il ne s'agit pas que quelqu'un d'autre que lui se mêle de sa cave à fromages.

Tout est prêt : la chaudière de cuivre, les « bagnolets », les « licols », les paillasses des fruitiers etc... le tonneau de la « montée ».

Juin peut venir au calendrier.

...C'est le moment confus qui précède l'aurore.

Au sommet du sapin, à la lisière de la côte où le jour qui va venir met un peu de clair, la grive prélude ; elle lance ses arpegges mœlleux, sonores, qui portent loin, par delà le village assoupi, dans la « sagne » encotonnée d'un peu de brume, jusqu'à l'écho du revers.

...Mais il y a quelque chose dans l'air. Les choses, qui vivent la nuit, s'agitent, un reste d'ombre remue, les petits oiseaux frémissent au nid. On attend. Quelque chose va se passer...

Ah !... un bruissement au lointain, là-bas, vers la plaine. Le vent ? La pluie ? Un grondement dans la nue ?... Tiens ! on dirait un bourdonnement : ça sonne. C'est un troupeau. Plus de doute.

Le temps de la « montée » est venu.

Le bruissement confus est maintenant une sonorité harmonieuse plus claire, qui s'éclaircit encore, sonne, sonne... Voici les clochettes. L'harmonie grandit, s'approche, s'enfle. Elle est là, au détour de la route. Elle éclate aux maisons du village.

Les premières vaches du troupeau apparaissent. On voit de face leurs belles cornes qui se balancent au rythme de leur clochette. Voici la reine, son « bouta-cul » fleuri sur la tête. Un gamin de quinze ans marche devant. Il a aussi une fleur de papier à sa calotte d'armailli.

— Té ! Té ! Té !... Ho-ho-ho-hôô !...

Quel bel orgueil dans son appel sonore. L'orgueil du jeune paysan pour son magnifique troupeau qui défile.

Garons-nous. Le voici. Derrière la reine, les autres passent, serrées, en rangs désordonnés de sept, huit de front, toute la largeur de la route. C'est un torrent de bétail pressé qui passe, dans l'harmonie de leurs cloches : tintements clairs de l'argent, *pizzicati* des grelots, basses sourdes des « toupins » se fondent en une sonorité vibrante, tremolée et puissante.

...Des échines droites ; ici et là la queue en l'air d'une bête en folie, une bousculade, celles des bords dévalent en bas le talus sous la poussée ; une rouge et blanche fait tache sur le jaune et le blanc. Le village vibrant à l'air envahi, inondé de bétail, qui déborde partout. Il y a des gens en saut-de-lit aux fenêtres.

Le troupeau, immense, innombrable, passe, passe toujours, encore... Combien y en a-t-il de ces vaches ?

— C'est celui des Grands-Plats, entends-je dire à mes côtés.

— Non. C'est celui de la Burtinière.

Voici encore les gémissons, les petits veaux, qui trottent menu, jambes raides, innombrables, grelots fêlés. On plaint doucement ces petites bêtes calines, qui suivent à peine cette avalanche de bêtes pressées et sonnaillantes ; ils ont marché toute la nuit, ou plutôt couru.

Les hommes et le char ferment la marche. Blouses bleues, figures rougeaudes, gens gais, huchant aux fenêtres entr'ouvertes.

Enfin, voilà le taureau, retenu par un solide luron arc-bouté à sa boucle. Il est de taille gigantesque, dans la pleine peau d'un sultan, l'œil, à la paupière farouche et rouge.

Jules aussi a fait sa « montée ».

Au bas de la charrière déjà ses vaches ont senti l'odeur des alchémilles, des fléoles rafraîchies de rosée. Elles se sont précipitées goulument au festin. Puis, égaillées dans le pâturage plantureux elles se sont mises paisiblement à brouter, accoutumées tout de suite à leur estivaage. Il y a bien eu quelques batailles ; la Papillon a cherché noise à la Flora. Mais c'est la coutume le jour de la montée ; et puis la gourmandise finit par l'emporter sur les instincts belliqueux.

Les hommes ont contemplé leurs bêtes plantées dans l'herbe, le mufle humide et frissonnant. Puis, satisfaits de les voir brouter, sont allés manger à leur tour.

Il y a eu repas au chalet. Puis on a improvisé une « partie officielle ». Chacun y est allé de la sienne. Joyeuse journée. Le soir est venu.

Alors, pour parachèver le rite et clôturer ce jour de « montée » attendu avec impatience d'une année à l'autre ; pour extérioriser devant ses

deux fils, beaux jeunes gars de paysans aux bras nus et brunis, ainsi que devant tous son profond amour de paysan pour la terre et de montagnard pour son alpage, Jules, mon voisin, après s'être recueilli un moment, dans le silence du chalet, à la cuisine éclairée par le feu clair des bûches de sapin sec, le paysan, grandi par sa mystique de la terre, entonne le « Ranz des vaches », cette mélodie naïve et profonde, gaie et pleine d'une nostalgie mystérieuse ; ce chant du sol, ce chant de chez nous, qui vous arrache les larmes d'une douce émotion.

C'est que ce diable de Jules a une belle voix ; et cela est encore une autre tradition de famille. Sa voix de ténor arpegge sans effort ; le timbre est étoffé et clair. Le chanteur déclame simplement, mais avec une conviction profonde et solide, comme celle des paysans. Au « lioba », il redresse sa taille, ses yeux brillent, et la tablée répond en écho. Du manche de leur couteau sur la table, les convives rythment le patois du refrain... Et, là-bas, les clochettes semées dans la nuit venue, accompagnent le chanteur...

Instant splendide. Moment palpitant. Ces paysans, les yeux levés vers celui d'entre eux qui chante, sentent avec une joie intense qu'il exprime l'âme qu'il met dans son chant, leur âme à tous, qu'il dit clairement ce qu'ils sentent confusément : leur amour pour la terre et pour leur labeur, leur fierté d'être paysans.

Le chant s'est tu. Seules quelques clochettes sonnaillent encore au lointain. La flamme du feu baisse. L'ombre descend. Personne ne dit mot. Seul le vieil armailli murmure d'une voix tremblante d'émotion :

— Bravo, patron ! C'est ça... C'est bien ça...

...Mais on n'aime pas s'attendrir trop longtemps.

— Allons, les amis ! un dernier verre. Que diable ! on ne fait la « montée » qu'une fois l'an. Et l'on choquo derechef ; on a déjà trinqué moult fois aujourd'hui.

Et c'est le retour au village dans le fond de la vallée ; descende un peu zig-zagante à enjambées désordonnées ! Les « modzons », qui brouillent encore, lèvent une tête étonnée vers ces gens qui ont l'air de sauter des pierres imaginaires et de « camber » des « gouilles ». La lune, qui vient de se lever, a l'air étonnée aussi de projeter sur le pâturage bosselé des ombres gesticulantes et bizarres...

C'est la « montée ».

Cyprien.

L'esprit du trottoir. — Scène vue. Un pauvre marchand de lacets remonte le boulevard, en tenant sa marchandise pareille à des spaghetti noirs et bruns. Il l'offre en vain aux passants. Après de l'un d'eux, il insiste :

— Enfin, Monsieur, on a toujours besoin de lacets...
— Non, moi, ce dont j'ai besoin, vous ne pourriez pas me le fournir.
— Peut-être, Monsieur.

— Une demi-livre de billets de mille francs.

Alors le vieux camelot, avec le grasseyement bien connu :

— Faudrait voir. Donnez-moi toujours un échantillon. Et je tâcherai de vous le réassortir.

LES NOUVEAUX COMMANDEMENTS DU PARFAIT MARI

VOUS réserve que l'homme marié se souviendra toujours qu'il est sensé être le chef du ménage et qu'il serait au-dessous de sa dignité de se laisser mener par le bout du nez par sa femme, chaque mari peut souscrire aux nouveaux commandements suivants. Il doit même les apprendre par cœur. La femme peut les afficher à la cuisine.

1. Le mari pourrait éviter bien de la peine et du temps à sa femme si, avant de sortir, il prenait soin de remettre en place, après usage, chacun de ses objets personnels.

2. Il n'est pas nécessaire, en se rasant, d'asperger les parois et le plancher. On peut parfaitement se raser sans cela et nettoyer ses lames de rasoir sans taillader son essuie-main.

3. Sa dignité n'est nullement amoindrie s'il est obligé de prendre fil et aiguille pour recoudre lui-même un bouton ; il y réussit bien au service militaire !

4. Il doit savoir où se trouvent couverts et

vaisselle pour, le cas échéant, seconder aimablement sa femme qui ne sait plus où donner de la tête lorsque des visites surviennent à l'improviste.

5. Les cendriers sont là pour qu'il s'en serve, lui et ses amis. Sa femme ne peut pas manier l'aspirateur toute la journée et les tapis sont coûteux.

6. Les jours de lessive, il peut faire un accroc à sa dignité en offrant de porter la lourde corbeille de linge mouillé à l'étendage et de fixer le cordeau.

7. Il peut, exceptionnellement, s'occuper de bébé, même pour un besoin urgent, si sa femme doit surveiller le lait qui est sur le feu.

8. Il sera ponctuel pour les heures de repas, autant que possible. Les mets ne s'améliorent pas, quand ils doivent attendre des heures sur le fourneau, pendant que l'homme s'attarde en face à l'apéro, avec des copains.

9. Si sa femme n'est pas, par hasard, aussi accueillante que d'habitude, il doit chercher s'il ne lui a pas causé de la peine par une parole blessante et injuste.

10. Il ne doit jamais exprimer un blâme à l'égard de sa femme en présence des enfants ou de personnes étrangères à la famille.

11. Si, dans la journée, les choses ont été de travers, soit au bureau, à l'atelier ou ailleurs, le mari, en rentrant chez lui, tâchera d'avoir le sourire quand même. Il n'est pas indispensable qu'il soit hérissé ou bouledogue.

12. En toutes choses, il ne considérera pas sa femme comme étant sa servante, mais sa compagne pour la vie, dans les bons comme dans les mauvais jours.

Tante Fanchette.

(Pour copie conforme : F. W.)

Compliment. — Je crois que j'arrive un peu tard, chère madame.

— Oh ! non, cher monsieur, je vous assure, vous n'arrivez jamais trop tard !



LA CHANSON DE MADELINE

22

(Suite).

Et, lui saisissant la main :

— Madeline, pardonnez-moi, je... j'ai cru... on m'avait dit... Je suis un fou... Et je suis bien fâché... Oh ! je suis bien content...

Elle comprenait de moins en moins, et se demandait, sans doute, s'il ne fallait pas prendre au pied de la lettre mon joyeux aveu de folie. Mais, déjà, je lui étreignais les mains, les couvrant de baisers de feu. Et, bien qu'elle eût de tout autres soucis que notre querelle, cette fois elle avait deviné. Elle fit effort pour se dégager. J'entendis son cœur qui battait avec violence. Je vis se soulever convulsivement sa poitrine de vierge nubile, dont j'avais aperçu jadis la ligne pure, la blancheur de marbre. Elle, un marbre !... Tout son être palpitait, tumultueux, prêt à prendre la fuite, toute rose de pudeur, s'arrachait à moi, non sans alarme, mais sans dédain. Elle se fâchait, donc elle était femme. J'étais perdu, ou j'étais sauvé ! Sa frayeur était peut-être un aveu. Pour la première fois, j'étais un homme : je savais crier mon amour !

Et, me penchant sur elle, sur ses lèvres qui se dérobaient, je lui dis mon angoisse, ma jalousie ; et que je l'avais aimée toute petite, et que je l'avais fuie par amour, dans les nébuleux désirs de l'âge ingrat ; et, qu'en la fuyant, je la suivais dans l'ombre, ne rêvant d'autre fortune que me tenir toujours, en effet, dans l'ombre de sa gloire, comme un compagnon timide, dévoué jusqu'à la mort...

— Mais ne parlez pas ainsi, interrompit-elle. Voyez où j'en suis, où vous en êtes. Vous avez à préparer des examens, de longues études ; moi, je me vois dans une impasse, prête à faire un

coup de tête, tant je suis exaspérée. Et nous sommes encore des enfants...

— Ah ! comme vous avez raison ! lui dis-je en lui lâchant les mains. Comme vous êtes raisonnable !

Et dans mon ironie amère, je me détournai, m'essuyant les yeux avec un viril dépit.

— Mais voyons, André, mon bon André, ne vous chagrinez pas ainsi. Vous ne savez pas tout le mal que vous me faites. Passez vos examens ; faites vos études. Peut-être plus tard...

— Plus tard ! répétai-je avec feu ; vous avez dit : Plus tard ! C'est bien vrai, Madeline ? Vous ne me répondez pas ? Je puis espérer ? Vous me permettez Oh ! dites, dites !... Afin que je passe de bons examens, que j'aie du cœur à l'étude... Dites... Mais c'est pour vous que j'étudie, pour être digne de vous... Dites... que je ne fasse pas le désespoir de mes parents... J'aimerais mieux mourir ! Tenez, mentez plutôt, donnez-moi l'illusion... Ayez pitié de moi...

Elle dit tout ce que je voulais. Comme elle était bonne ! Et je la trouvais belle comme jamais encore elle ne m'était apparue, belle de chaude sympathie, comme une sœur de charité. Déjà, je l'avais saisie dans mes bras. Déjà, mes lèvres brûlantes cherchaient ses lèvres fraîches, lorsqu'elle se dégagea :

— Ma tante pourrait nous voir...

Et, avec un sourire mouillé, elle souleva la plus belle grappe, dont le blond ardent, sur le blond si fin de ses cheveux, rutila comme une parure d'Orient. Elle prit place sur le pliant ; je mis un genou en terre, m'accoudant sur son genou, au pied des lilas secoués par le vent d'automne jusque dans leurs racines. Au-dessus de nous, mille sifflements sinistres. Nous, dans notre angle de mur, après tant d'orages, nous goûtions une paix profonde. Autour des énormes grains couleur d'ambre, nos mains frémis-saient, se frôlaient... Ah ! quelle étreinte ! La grappe mûre en sortit toute froissée, égrenant ses perles blondes, qui pleuraient au bout de nos doigts.

La rose de ses lèvres, avivé d'émotions fraîches, fleurant la bonne vendange, m'avait fait perdre la tête. Le raisin que je leur dérobai me parut plus doux que le miel, avec un arrière-goût de larmes.

C'est dans un tourbillon de feuilles mortes qu'elle me laissa prendre le premier baiser...

XVIII

Le dimanche suivant, je ne la vis pas revenir. C'était pourtant la dernière occasion : il m'eût été doux, avant la suprême épreuve, de la revoir encore une fois.

Il est vrai que ma mère n'avait pas su garder mon secret, et je me dis que mon père, pour écarter de moi les distractions sentimentales, était la cause de ce mécompte, dont j'avais tort de m'alarmer.

Le grand jour arriva : je partis pour Lausanne. Il me restait encore un espoir : à la gare du chef-lieu, dans la ville inconnue, je savais le premier visage qui devait m'accueillir, le premier regard qui me souhaiterait la bienvenue.

Pas du tout ! A Lausanne, point de Madeline ! Ainsi, j'aurais à me présenter tout à l'heure, moi, pauvre campagnard perdu dans la jeunesse universitaire, devant des examinateurs bardés de science et de morgue, sans le viatique de son sourire ! Je ne pus m'empêcher de lancer à mon père, qui ne me quittait pas d'une semelle, un regard de travers. C'est lui, sans doute, qui me causait ce creve-cœur.

Néanmoins, mes examens ne furent pas mauvais ; je passai même dans les premiers ; il est vrai que ce n'est pas dire grand-chose, la session de novembre étant celle des ajournés de juillet. Mais j'en fus tout de même si content, qu'avant tout je courus chez Madeline : dans la famille qui l'avait prise en pension, on me répondit laconiquement qu'elle était partie.

Qu'est-ce que tout cela voulait dire ? Mais peut-être m'attendait-elle avec mes parents, à l'hôtel, toute prête à saluer son élu.

A l'hôtel, je ne trouvai que ma mère :

— Mais qu'est-il arrivé ?? Madeline ?? Parle donc !

— Mais, mon enfant, ces examens ?...

— Ah ! c'est vrai, je suis reçu... Mais, Madeline ?? Madeline ??

Je remarquai ses yeux rougis ; elle avait dû beaucoup pleurer. Je poussai un cri :

— Elle ne m'aime pas !...

— Eoute-moi, mon enfant... Mais viens... viens t'asseoir... viens près de moi... Laisse-moi d'abord t'embrasser, comme un brave enfant que tu es, qui a tant travaillé. Ton père... il va rentrer... sera fier de toi. Et moi, je suis toute glorieuse...

J'eus un mouvement d'impatience. Elle soupira, et, cherchant ses mots :

— Je vais te dire... j'espère que tu vas te montrer raisonnable... Mais calme-toi, mon cher enfant. Tu me fais peur ! Ton père t'expliquera...

— Mais je suis très calme, tout à fait calme. Dis-moi tout. Je veux tout savoir. Elle ne m'aime pas. Elle en aime un autre ? Dis... dis... Un étudiant ?... Mais parle donc !...

— Tu ne me laisse pas parler... Non, ce n'est rien de tout cela...

— Oh ! j'ai tout deviné. Elle ne pouvait souffrir Lausanne. Elle est partie... Madeline, ma petite Madeline... partie !... Pour toujours !...

Ce furent des gémissements, des malédictions, des plaintes, tout mon corps écroulé contre l'épaulé de ma mère.

— Partie !... Elle est partie !... Tout est fini pour moi !...

— Oh ! comment peux-tu dire cela, mon enfant, à ta mère...

— Elle était si belle ! Je l'aimais tant ! Elle semblait m'aimer aussi. Elle me l'a dit. Comment deviner qu'elle mentait, avec son regard sérieux, son visage si blanc, avec une voix... oh ! cette voix !... Mais c'était peut-être pour ne pas me faire la peine... Je le lui ai dit, oui, je m'en souviens, je l'ai suppliée de mentir... Mais comment peut-on changer en quinze jours ? Non, non, c'est impossible ! Il faut que je la voie ; il le faut. Où est-elle ? Je veux le savoir. Non, je te jure que je serai raisonnable ; je ne lui ferai pas de reproches. Si elle ne m'aime pas, elle me le dira, et tout sera dit. Mais je veux une explication... D'ailleurs, tu seras là... Tu lui diras... tu pleureras avec moi, dis, maman, tu lui diras qu'elle veut ma mort. Mais que veut-elle donc ?

Je suis prêt à la suivre partout, je ne serai pour elle un obstacle en rien, elle pourra briller... dis-lui qu'elle pourra briller sur tous les théâtres... Mais... c'est vrai, j'oubliais qu'elle est partie. Partie !

(A suivre.)

Samuel Cornut.

La photographie d'aujourd'hui. — La photo moderne se différencie radicalement de celle d'il y a dix ou vingt ans. Pourquoi et comment, c'est ce qu'expose succinctement dans **L'Illustré** du 7 juin un spécialiste en la matière, l'artiste photographe Emile Gos, de Lausanne. Signalons en outre dans la même livraison : les montres et pendules de la collection Loup, la création du « Joli jeu des saisons » de Jaques-Dalcroze, les tunnels hélicoïdaux du Gothard, une réception à la cour d'Egypte, le Grand Prix et le concours d'élégance automobile de Montreux, etc.



Timbres-poste pour collections
M. Suter, 11, r. Haldimand Lausanne
 Tél. 34.366
 Achat — Vente — Echange
 Envois à choix à collectionneurs.
 Albums,
 Catalogues, Fournitures philatéliques.

A retenir...

L'apéritif « DIABLERETS » est la boisson saine, par excellence. Sa composition (d'où est exclue toute essence) ne renferme que les principes généreux des plantes de nos Alpes.

Pour la rédaction : J. Bron, édit.
 Lausanne. — Imp. Pache-Varidel & Bron.